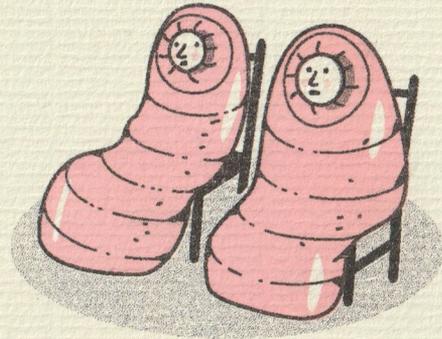


CAHIER DES NUISANCES



Cahier des nuisances

Le moindre geste



Une enquête de
Clément de Gaulejac & Marc A. Reinhardt

*Or ! Voyez l'imposture ; riez de l'hypocrite
L'habit tout empesé d'une trop verte verdure,
Notez bien ce nouvel esprit de conquête.
Mais laissons parler, laissons faire et voyons voir...*



Devenir ver blanc

Catherine nous propose d'expérimenter avec notre corps un devenir ver blanc. Ça commence par des chants, ou plutôt une vibration dans le nez, dans la gorge, et plus profonde encore.

Ohmm. Au bout d'un moment, une harmonie se dégage, puis s'en va, puis revient. L'unisson crée une forme d'intimité. Dehors, il fait noir. Elle nous parle d'anneaux. Les anneaux du ver blanc, bien sûr, mais les nôtres aussi. Elle nous dit que, comme le sien, notre corps est composé d'anneaux. Si nous voulons aller à la rencontre de l'animal, il nous faut sentir cette parenté primale. L'anneau du cou, celui des épaules, celui du diaphragme, celui des hanches, etc. Une fois engagés dans la conscience de ces anneaux, nous nous glissons dans les sleeping bags qu'elle a amenés avec elle. Nous les refermons au-dessus de nos têtes (le ver blanc est aveugle). Elle éteint la lumière, et nous voici au sol.

Au son d'une tondeuse, nous nous frottons sur les obstacles qu'elle installe sur notre chemin. C'est épuisant. Nous suons beaucoup. L'expérience dure longtemps.

Peinturer la clôture

J'ai grandi en banlieue, dans un nouveau développement, le genre de quartier résidentiel qui aurait pu être construit la semaine dernière dans n'importe quelle ville moyenne d'Amérique du Nord. Dans notre petite cour carrée, nous avons installé une clôture en bois pour protéger notre intimité. Notre lopin. À quatre ou cinq ans, l'âge où on ne s'ennuie pas encore, je passais beaucoup de temps dans cet enclos. Une de mes activités préférées consistait à peindre le bois de la clôture à l'aide d'un pinceau et d'un seau d'eau. Cela pouvait durer toute la journée, car la teinte foncée du bois humide venait toujours à sécher au soleil au fur et à mesure que j'avais dans mes travaux. Je devais constamment revenir sur mes pas pour faire des retouches.



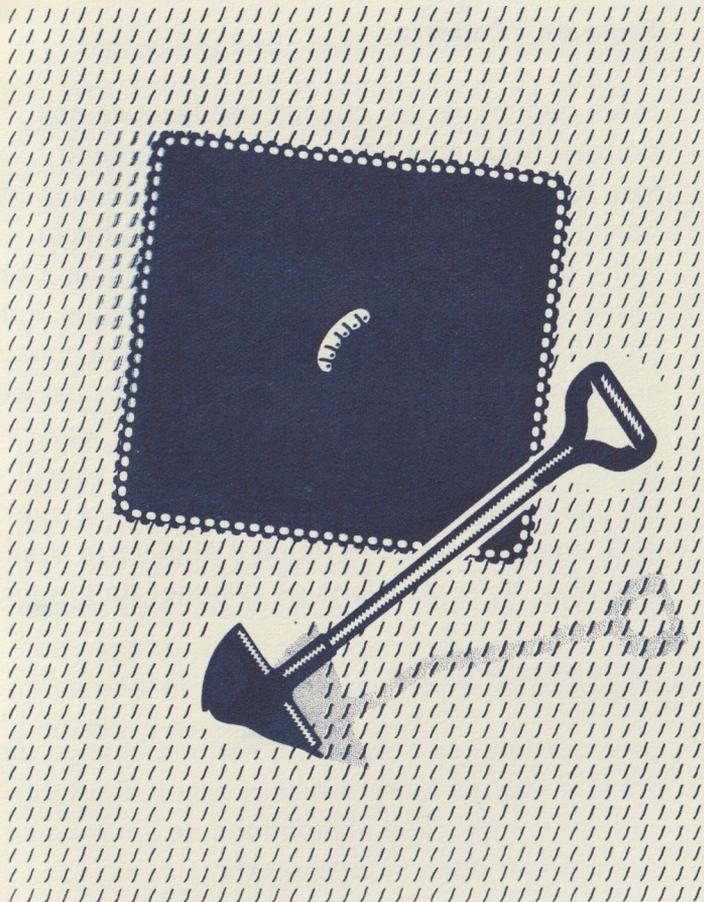
L'évidence

Nous arrivons au terme du travail de terrain que nous avons calqué sur le cycle biologique du ver blanc. Si nous avons rencontré plusieurs témoins de la nuisance (la propriétaire, l'exterminateur, le scientifique, la bénévole, le commis chez Rona...), une évidence nous crève soudain les yeux : nous n'avons pas encore rencontré de ver blanc à Laval. C'est un peu gênant. Par ailleurs, nous réalisons que c'est justement cette absence qui a su déclencher les histoires que nous en sommes venues à nous raconter pour tenter de mieux comprendre notre rapport si peu évident avec le « vivant ». Nous ne pouvons tout de même pas en rester là. Il faut trouver un moyen d'entrer en contact avec notre nuisance, de poser un geste qui nous permettrait de toucher (et d'être touché par) le ver blanc, le geste que nous aurions peut-être dû poser dès le départ. Mais cela, nous ne le savions pas encore.



Retourner la terre, retourner la situation

Nous sommes à la recherche du moindre geste. Que resterait-il de notre enquête si on la réduisait à l'essentiel ? Tu te souviens d'une consigne donnée dans le Guide des ravageurs édité par le Regroupement des agriculteurs du Québec. Pour savoir si un terrain est infesté, il est recommandé de retourner des carrés de terre de trente cm de côté sur dix cm de profondeur et de compter le nombre de vers. Tu proposes que l'on s'en tienne à ce moindre geste, mais qu'on l'applique systématiquement : un échantillonnage à l'échelle du territoire qui détruit l'objet de son enquête au fur et à mesure qu'il la renseigne. Je propose qu'on appelle cette performance « la grande vérification ». Après réflexion, cette formule me semble trop proche de l'expression raciste « le grand remplacement » qui nous pue au nez et nous lui préférons « vérification générale ».



Rang de l'Équerre

Nous retournons sur chacun des lieux de nos dérives. Nous étions hors saison la dernière fois, les vers blancs s'étaient métamorphosés en hannetons. Là, nous sommes en saison haute. Notre enquête qui cherche sa clôture ne peut se terminer sans un face-à-face interspécifique, frontal et franc. Sur le terrain du golfeur, nous nous écorchons les ongles dans une terre contaminée. Nous échantillons les cinq carrés de terre réglementaires, mais rien à faire, pas un vers. Il fait une chaleur étouffante. La dernière fois que nous sommes venus, la Reine d'Angleterre avait trépassé. Nous décidons de changer de terrain.

Les cônes oranges

En arrière de chez Vertdure, rien n'a changé ou presque depuis notre dernière venue. Sauf que cette fois nous nous stationnons de l'autre côté de la lisière, dans le lotissement.

La limite que tu avais photographiée est toujours là, bien nette, entre la pelouse tonduée et les herbes folles du terrain vague. Nous nous y installons pour y retourner notre pied carré. Rien, là non plus. C'est décourageant cette terre dépeuplée. On se demande quelle sera notre prochaine étape quand soudain tu remarques, à l'autre bout du terrain, la présence de deux cônes oranges. Ces deux cônes devant le mur de brique banlieusard doivent bien indiquer quelque chose. Tu déduis que les cônes sont les limites d'un but de foot, bien que le terrain soit légèrement en pente. Je trace le cadre. douze pouces par douze pouces, pile entre les deux cônes. Une fois les quatre côtés fendus, nous nous agenouillons et dégageons la motte que nous posons délicatement à côté du trou afin de pouvoir l'y remettre plus tard.

Et puis...

Exactement au centre de ce carré parfait, à l'intersection précise des deux diagonales, il est là, enfin. Roulé en boule, dans cette position que Colin nous avait décrite comme naturelle à l'espèce – comment l'avait-il appelée ? En C ? En U ? Peu importe, car il est là, à n'en plus douter. Notre premier ver blanc. Nous n'en revenons pas. Les cônes oranges, c'était ça qu'ils indiquaient avec la rigueur du géographe arpenteur : l'endroit précis où creuser pour mettre un terme à l'enquête. Tu avais identifié un but, tu ne croyais pas si bien dire.

La plaque

Nous retournons chez Jocelyne et René pour y déterrer la plaque. Après le mort-terrain de nos échantillonnages précédents, la verte pelouse de nos ami-es est réconfortante. L'ombre de l'érable également. La plaque se retire facilement. Elle a beaucoup changé. A-t-elle reçu les traces d'un colloque larvaire ?

Nous le saurons plus tard, lorsque nous la révélerons sous une presse. Mais pour l'heure, afin de savoir si des vers blancs s'y sont frottés, nous pouvons aussi retourner cette terre-là.

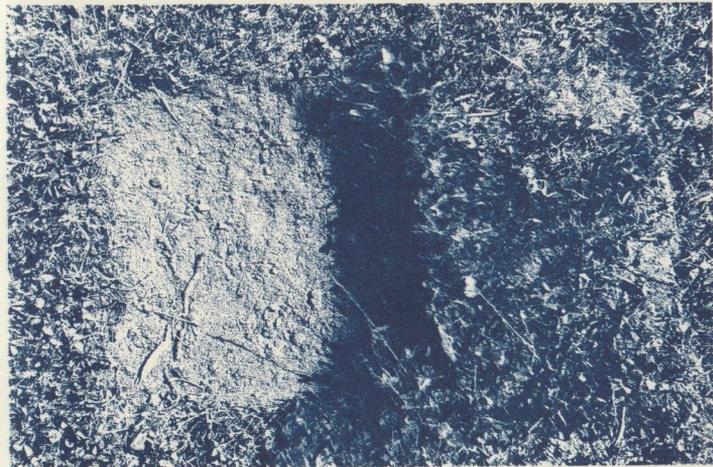
Nous nous installons pour rejouer notre rituel, avec le sentiment que cette fois, ce sera bien la dernière. Le cadre orange, la terre qui se rompt. Tout est plus facile. La tourbe est souple, grasse, humide, presque accueillante. Il n'y a rien dans le trou et je dis en riant que c'est dommage pour nous, mais que la pelouse est saine. Jocelyne, qui connaît son affaire, oppose que nous avons creusé trop profond. Alors nous fouillons la motte et trouvons un, puis deux, puis trois vers blancs. Ils sont bien plus luisants et vigoureux que celui des cônes. Ils se cabrent d'indignation. Leur révolte est compréhensible, mais qu'avons-nous compris, au juste ?

Sérieux on dirait une blague entre deux amis

Je loge chez une amie enseignante d'art dramatique au primaire et lui remets le dernier cahier. Le lendemain matin, elle porte le chandail de son syndicat pour dénoncer la nouvelle réforme du ministre de l'Éducation. Je lui demande ce qu'elle a pensé du cahier. Elle dit que c'est « plein d'esprit », avant de m'avouer: « mais sérieux, on dirait quand même deux amis qui ont trouvé un prétexte pour avoir du fun ». Je me demande si « avoir du fun » remet en cause la rigueur avec laquelle je crois que nous menons l'enquête, notre engagement réel avec les questions qu'elle soulève. Sa réaction te réjouit, c'est un signe que ce que nous faisons n'est pas chiant. Finalement, on peut poser une hypothèse insolite (l'amorce d'une blague ?) avec sérieux sans pour autant se prendre au sérieux, surtout si cela devient l'occasion de rire ensemble, et de faire rire une amie avant qu'elle aille enseigner un vendredi, en pleine canicule, dans une classe sans fenêtre.

Sous presse – rien ne presse

Au moment d'imprimer ce cahier, nous n'avons pas pu encore « révéler » la plaque enterrée. Je me demande si nous y décèlerons une écriture et sous quelle forme publier cette pierre de Rosette thérolinguiste. Qu'en penses-tu ? Faudra-t-il faire encore un cahier ? L'Enquête des nuisances serait-elle sans fin ? Pour ma part, je ne me sens pas pressé d'en finir.



Le cahier des nuisances s'inscrit dans le cycle thématique « Fermentation, science et fiction » de la programmation régulière du centre d'artistes Verticale.

Composé en Signifier de Kris Sowersby,
Nimbus Sans de URW Studio et
Atlas typewriter de Carvalho Bernau.

Merci à Catherine Lavoie-Marcus pour les gestes et à Philippe Léonard pour les images.

Achévé d'imprimer avec Raquel à Hull
et l'Atelier Universel à Montréal
en mai et juin deux mille vingt-trois.



le clinique